

## Homélie du Jour de Pâques, dimanche 27 mars 2016

Frères et sœurs,

ce n'est pas une nouveauté si je dis que la fête de ce jour, la fête de Pâques, est la plus importante de toute l'année liturgique. Et si j'ajoute que, la Résurrection du Seigneur Jésus est l'article le plus important de la foi chrétienne, de ce credo que nous réciterons tout à l'heure. A tel point que, comme le dit saint Paul, « si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine ». Elle s'écroule comme un château de cartes. Et tout à l'heure je vous interrogerai, comme cela a été fait dans la nuit pascale : « *croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, croyez-vous en Jésus-Christ son fils unique* », et je déroulerai l'histoire terrestre de Jésus jusqu'à sa mort sur la croix, sa résurrection d'entre les morts, et son ascension auprès du Père. Et vous répondrez « je crois ».

J'ai repensé en préparant cette homélie à un livre récent, qui fourmille de choses fort intéressantes, et qui en même temps est le livre d'un incroyant, l'écrivain Emmanuel Carrère. Et vers le début de son livre qui s'appelle « le Royaume », et qui contient, je le redis, des choses fort intéressantes sur les Évangiles en particulier, Emmanuel Carrère écrit à propos des chrétiens ceci : « Ils récitent un credo dont chaque phrase est une insulte au bon sens ». Et il ajoute « ils le récitent en plus en français, une langue qu'ils sont censés comprendre ». Sous-entendu, quand c'était en latin ils avaient des excuses, et maintenant qu'ils le récitent en français, ce défi au bon sens, que représente chaque phrase du credo, eh bien ils l'assument étrangement. Et Emmanuel Carrère, à partir de là, pose la question : « est-ce qu'ils croient vraiment à ce qu'ils disent ». C'est la question d'un incroyant, qui jadis a été croyant, et qui maintenant ne l'est plus. Sa réponse a lui est déjà donnée, donc sa conviction est déjà faite, et dans les récits sur Jésus, Emmanuel Carrère va prendre ce qui lui paraît, justement, compatible avec le bon sens. C'est ce qu'ont fait beaucoup d'auteurs dans l'histoire et en particulier au XIXe siècle Ernest Renan, auquel Emmanuel Carrère se rattache explicitement.

Le bon sens. Qu'est-ce que nous voyons dans l'Évangile de ce jour, emprunté à Saint-Jean ? Ce que nous voyons, ce sont des personnes, des femmes en l'occurrence, qui ont un comportement de bon sens. Que font ces personnes ? Elles vont de grand matin au tombeau du Seigneur, pour essayer de faire ce qu'elles n'ont pas eu le temps de faire avant le Sabbat, de rendre des honneurs funèbres à son corps. Leur bon sens certes a des limites, parce qu'elles n'ont pas pensé à la pierre qui ferme le tombeau. Elles se disent « on trouvera bien quelqu'un », et elles y vont. Toujours est-il que le bon sens dans leur conduite, c'est qu'elles ratifient l'irréversible. L'irréversible ? c'est la mort tout simplement. Quand quelqu'un est mort, on n'a jamais vu que cette personne revienne à la vie, sauf dans les films d'épouvante. La mort, c'est ce à quoi nous sommes tous condamnés, et même si la mort de Jésus a été particulièrement injuste, fondamentalement, en mourant il a subi le sort commun de l'humanité. Et c'est là justement que va intervenir le défi au bon sens. Le défi au bon sens ce n'est pas que le tombeau soit vide. Là encore, il pourrait y avoir une explication rationnelle. Le défi au bon sens, c'est ce qu'on va voir dans le tombeau, et qui nous est décrit avec beaucoup de précision. Voici ce que dit le texte : « Ils remarquent les linges, le linceul qui est à plat, les linges « othonia » en grec, c'est ce qui désigne ce drap qu'on avait passé sous le corps de Jésus et qui, passé ensuite par-dessus sa tête, fait donc deux fois la longueur du corps, pour retomber jusqu'à ses pieds. Le disciple voit le drap qui est à plat : le drap s'est affaissé, il n'y a plus de corps à l'intérieur. Il voit le tissu qui entourait la tête, ce qu'on appelle à proprement parler « le suaire », (c'est-à-dire cette

mentonnaire qui fait le tour de la tête pour empêcher la bouche de s'ouvrir), et ce tissu est toujours enroulé à sa place, c'est-à-dire à l'intérieur du drap. Ce qu'il voit donc, c'est la disposition même dans laquelle se trouvaient les linges quand on y a mis le corps de Jésus, mais le corps n'est plus là.

Pierre, l'apôtre, et l'autre disciple, sans doute Saint-Jean, ont donc, à la fois, la preuve que Jésus n'est plus là, et la preuve que son corps n'a pas été volé. Car évidemment, si son corps avait été volé, on ne l'aurait pas sorti du linceul, on n'aurait pas retiré la mentonnaire, on aurait pris le corps avec les linges. Ce n'est donc pas leur bon sens qui contredit la réalité, comme s'ils avaient voulu à toute force nier l'évidence de sa mort. C'est au contraire la réalité qui vient bouleverser leur bon sens, car ils ont sous les yeux deux preuves qui se contredisent l'une l'autre. Une première preuve, le corps n'est plus là, qui semble prouver qu'il a été enlevé. Et une deuxième preuve, les linges sont là qui prouvent que le corps n'a pas été enlevé. Il n'a pas été enlevé et il n'est plus là. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne sont pas prêts encore à réciter le credo, même si l'Évangile nous dit : « il vit et il crut ». Il faudra, pour qu'ils puissent dire notre profession de foi, que Jésus lui-même se manifeste à eux, et alors seulement ils pourront dire et proclamer « Il est vraiment ressuscité, Il est apparu à Simon ». Ils ne sont pas prêts encore à réciter le credo, mais un événement vient de se produire qui a complètement renversé leurs évidences. Ces évidences humaines, qui sont les évidences de l'humanité depuis que le monde est monde, à savoir que nul n'est jamais revenu de la mort.

Frères et sœurs, les hommes et les femmes qui ont reçu le baptême dans la nuit de Pâques, ont voulu devenir chrétiens parce qu'ils ont vécu quelque chose d'analogue. Ce qui autrefois leur était apparu comme une évidence, à savoir que le Christ appartenait au passé, que c'était un personnage d'une histoire révolue, cela a cessé un jour de leur apparaître ainsi. Et généralement les choses se sont faites comme cela nous est dit dans la première lecture, celle des Actes des apôtres. Ils ont rencontré des témoins, ils ont rencontré des êtres dont la vie et dont les actes étaient manifestement habités par la présence du Ressuscité. Et alors, comme cela nous est dit à la fin de cet évangile, et aussi dans la première lecture, qu'ont-ils fait ? Aidés par un frère, par une sœur, ils ont ouvert les Écritures et, comme cela se fait sur le chemin d'Emmaüs, ils ont progressivement découvert que toute la cohérence des écritures, de ces textes dont la rédaction a pris plus d'un millénaire, provenait d'un seul événement, celui de la résurrection de Jésus. « C'est à Jésus que tous les prophètes rendent témoignage », dit St-Pierre au livre des Actes. « Ils n'avaient pas encore compris que, selon l'écriture, Il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts » dit Saint-Jean dans son Évangile. Voilà le témoignage de l'écriture, mais ce témoignage ne peut devenir vivant en nous que si nous rencontrons des témoins d'un événement, et que si cet événement devient actuel pour nous.

J'ajoute, en cette année jubilaire particulièrement, que ce témoignage ne peut devenir vivant en nous, et à travers nous, que s'il entraîne chez nous un changement de vie. « Quiconque croit en lui, ajoute Pierre, reçoit par lui le pardon de ses péchés », c'est-à-dire devient capable de vivre d'une vie nouvelle, d'une vie transformée, d'une vie telle qu'elle ne peut pas s'expliquer s'il n'est pas ressuscité. Et Paul renchérit en disant « purifiez-vous des vieux ferments ». Il fait allusion à une coutume juive qui existe encore aujourd'hui au moment de la pâque : on va traquer dans les moindres recoins de la maison le vieux levain pour l'enlever, et pour lui substituer un ferment neuf, qui va servir à faire une pâte nouvelle, celle du pain de la pâque. Ce pain de la pâque, c'est le signe de la nouveauté du ressuscité qui nous renouvelle au plus profond, et qui renouvelle la maison qui est l'Eglise, par la puissance de sa résurrection.

Si bien que l'affirmation que nous énonçons sur la foi des témoins « Il est vraiment ressuscité »,

devient pour chacun et chacune d'entre nous une question. S'il est vraiment ressuscité, si tu le crois, si tu l'affirmes, te laisseras-tu renouveler par lui pour être un levain de miséricorde, dans une humanité marquée par la violence, un levain de vérité dans une humanité sous l'emprise du mensonge, un levain de nouveauté dans une humanité qui s'achemine vers la mort ? Si nous croyons au Christ, il nous faut savoir que c'est notre vie, et notre vie tout entière, qui rend son Évangile crédible.

« Il est vraiment ressuscité » frères et sœurs, ressuscitons avec lui pour une vie nouvelle.